

La terrifiante vie d'adulte

Mathieu Perreault

Number 195, March–April 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49245ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perreault, M. (1998). Review of [La terrifiante vie d'adulte]. *Séquences*, (195), 16–17.

LA TERRIFIANTE VIE D'ADULTE

Après **Myth of the Male Orgasm** et **The Drive**, le tandem Hamilton-Reckziegel se penche encore sur les affres des universitaires



Perpetrators of the Crime

Dans un studio de Notre-Dame-de-Grâce, rue Northcliffe, John Hamilton suit attentivement sur un petit écran les simagrées que Sean Devine fait dans la pièce d'à côté, accroupi devant un foyer factice. Au fil des deux ou trois prises, le réalisateur égrène de rapides coups d'oeil à l'acteur et sa comparse, Tori Spelling. «Sean, n'enlève pas ta main de ta figure avant de te relever. Et cesse de renifler: tu es complètement abasourdi par ce qu'elle te raconte.» Comme le personnage de Spelling avait les yeux bandés mais l'apostrophait comme si

elle le voyait, Devine avait pensé renifler sous sa propre aisselle pour vérifier si c'était son odeur qui trahissait sa présence...

Le réalisateur montréalais de 36 ans ne s'en cache pas: s'il s'est penché, avec **The Myth of the Male Orgasm** et **The Kid**, sur le passage à l'âge adulte, **Perpetrators of the Crime** se veut plutôt «comique et bizarre», voire même «noir et surréaliste». «Pour moi, le lien, c'est que je travaille avec le même monde. David (Reckziegel, le producteur) et moi, on allait déjà au cinéma ensemble au secondaire.»

Le deux copains de Ville Mont-Royal ont fait du chemin: après des carrières anonymes dans l'informatique (Hamilton) et les finances (Reckziegel), ils ont réussi à passer derrière la caméra en 1993 avec un budget d'un peu moins d'un million de dollars, avant d'avoir l'appui de Motion International pour **Perpetrators** à la hauteur de deux millions. Le plateau de tournage n'a rien de bien extravagant: deux pièces aux murs de bois rond, quelques vieux *New Yorker* et bouteilles de Molson Export sur une table, un frigo préhistorique, un foyer en pierre,

des plaques minéralogiques de l'État de New York. L'équipe rassemblée par le réalisateur Hamilton et le producteur Reckziegel s'est proménée une journée près de Châteauguay pour des travellings, a passé deux jours à faire des trous dans la glace sur l'île Bizard fin novembre, a filmé quelques séquences dans un édifice désaffecté au coin des rues Saint-Pierre et Saint-Jacques, avant de s'enfermer deux semaines dans le studio, au plus fort des froids de décembre. Au dernier jour de tournage, au moment du passage de *Séquences*, les accessoires s'accumulaient dans tous les recoins, telles les boîtes de conserve *Noodles of Poodles* qui s'empilaient derrière le bureau de la réceptionniste et où on lisait: «A tasty pasta treat for kiddy dogs lover.»

Comédie de quiproquos, *Perpetrators of the Crime* suit deux universitaires désœuvrés (Sean Devine joue le plus imbécile des deux) qui décident d'enlever une fille à papa mais se trompent de victime, se retrouvant plutôt avec une maniaco-dépressive en manque de lithium (Tori Spelling, égérie de *Beverly Hills 90210*). Amusé, son industriel de père (William Davis, l'Homme à la cigarette des *X-Files*) que rançonnent les deux compères – qui ignorent leur méprise – joue le jeu et demande à avoir des preuves. Un doigt, par exemple... que les universitaires demandent à leur colocataire, étudiant en médecine. Tout se complique quand la fille de l'industriel disparaît vraiment, alors que les ravisseurs sont isolés et sans nourriture dans un chalet isolé – d'où les conserves pour chien.

Les enlèvements loufoques ont la cote par les temps qui courent. «Quand j'ai vu *Fargo*, je me suis dit: «C'est pas vrai!» J'avais déjà écrit le scénario, qui est différent du film des frères Coen, mais je me rendais bien compte que certains feraient des rapprochements», avoue Max Sartor, un scénariste torontois de 34 ans dont c'est le premier passage au grand écran. «Il y a trop de films d'enlèvements, renchérit Reckziegel. Mais *Fargo* est bien plus macabre et violent que *Perpetrators*, qui se limite à la comédie. Ce sont des universitaires qui regardent trop la télé.» Sean Devine (qu'on verra dans *Le Prisonnier* de Michel Brault, «qui ne sera pas explosif mais suscitera la fierté», selon Devine) confirme: «Moi et mon acolyte, on ne tire aucune leçon de ce qui nous arrive. On veut tout simplement être ailleurs.»

Cette fois, John Hamilton n'a pas tellement puisé dans son baccalauréat en sociologie, même si ses directives aux acteurs trahissent un souci de vraisemblance: «Dans *The Myth*, les idées de Jimmy sur ce qu'est un homme se révèlent inexactes; dans *The Kid*, un film familial, c'est un jeune qui essaie de faire quelque chose (la boxe) contre l'avis de ses parents; dans *Perpetrators*, oui, les jeunes sortent de leur univers, mais bon...»

Quelques fantaisies formelles ont néanmoins été insérées, comme une progression des sentiments appuyée par les costumes. «Plus le film avance, plus ma chemise est sale. Le décor se dépouille, parce qu'on arrache des portes d'armoire pour chauffer», rapporte Sean Devine, qui a terminé ses études à l'École nationale de théâtre en 1992. Le Vancouverois William Davis, 60 ans, a pour sa part imaginé que l'industriel fumerait différemment selon son humeur: «Du cigare, il passe à la pipe si ça va bien, à la cigarette si c'est plus dur, et même aux joints quand il est dans le trouble.» Rencontré à l'hôtel Intercontinental au début du tournage, Davis confie avoir injecté une «tension sexuelle non résolue» dans les rapports de son personnage et de sa fille: «Sa relation avec ses filles n'est pas salutaire. Le rapport de cette famille avec l'équitation illustre ça.» Le réalisateur a «très bien réagi» à ses commentaires, assure-t-il. «Dans le scénario original, les personnages étaient beaucoup plus caricaturaux (cartoon).»

Le directeur photo, Jaimie Thompson, qui a travaillé avec Hamilton sur *The Kid*, a donné à l'image «une lumière diffuse, jamais dure». «C'est inhabituel pour moi. Mais quand j'ai lu le scénario, j'ai bien vu que ça se passait dans un chalet froid et enneigé. La lumière douce a un air plus froid. On a par exemple filmé des pièces à travers la fenêtre (en plastique).»

Se réclamant de John Huston, dont il aime «le style éclectique», John Hamilton considère que «si on veut faire des histoires dramatiques, la formation au niveau du scénario est plus importante» que les études de cinéma. «Les choses techniques, j'ai appris ça sur le terrain.» Des prises ont été tournées en improvisation, précise Sean Devine: «Surtout en ce moment. Même quand on répète, on tourne.» Certaines scènes ont pris plus de temps que prévu: le complice étudiant en médecine a dû manger une ving-

taine de sandwiches au fromage grillés au cours d'une scène particulièrement laborieuse à tourner.

Le duo Hamilton-Reckziegel a mis un certain temps avant de trouver sa voie. Le futur réalisateur a eu beau écumer les salles de cinéma avec son alter ego, se rendant notamment «une dizaine de fois» voir *All that Jazz*, un père ingénieur mécanique et une mère infirmière l'ont plutôt guidé vers un métier d'informaticien spécialisé en multimédia. Reckziegel, lui, s'exilait à Toronto. En 1990, John Hamilton fait un pas timide et écrit un court métrage, *The Last Days of Jimmy Ravinsky*, qu'il finit par étirer pour tourner *The Myth of the Male Orgasm*, avec son copain qui avait fini par lâcher les finances. En 1995, ils produisaient *The Drive*, un film de Romy Goulem qui suit un groupe de jeunes désœuvrés en randonnée nocturne.

The Drive, avec son chapelet d'engueulades et d'injures, n'a tenu que deux semaines à l'affiche, alors que *The Myth* avait «très bien marché au Québec, selon le producteur Reckziegel. Il faut dire qu'il y avait Macha Grenon et que le titre était attirant. À Toronto, on n'a tenu que trois ou quatre semaines: c'était le temps de la rectitude politique. Il y avait beaucoup de femmes fâchées. Certaines comédiennes avaient même refusé de tourner. C'était l'époque de la théorie des *passive aggressive* de Woody Allen.»

Visant une moyenne de «trois ou quatre films qui marchent sur dix», David Reckziegel n'a pas pour le moment un accès facile aux derniers publics. «Pourtant, on a une approche gagnante, semblable à celle des Australiens, des Néo-Zélandais et des Anglais, qui n'ont pas de vedettes, tout comme nous.» Son ami réalisateur ne désespère pas et accumule les projets: «J'ai en banque une comédie familiale à propos d'un jeune qui donne du travail à son père à son insu, une histoire de hockey à propos d'une partie dont la période supplémentaire dure une semaine, tirée de *Logan in Overtime* de Paul Quarrington, et la vie de quatre ou cinq jeunes dans une école privée d'Angleterre, que j'espère faire en premier, en coproduction.» S'il s'exilait, d'ailleurs, John Hamilton ne choisirait pas Los Angeles mais plutôt Londres. Question de prouver que le cinéma anglophone à Montréal, c'est autre chose que Hollywood. **S**

Mathieu Perreault